

# « La farce de maître Pathelin »

## Toujours jeune

François CHALAI



Avant que se lève le rideau, le responsable du spectacle prévient son auditoire que la version du « Maître

Pathelin » qu'il va avoir l'honneur de lui donner a été sensiblement expurgée, certaines scènes de l'original étant si lestes qu'on ne saurait les accueillir que dans les salles marquées de l'infâmante lettre X d'un circuit de cinéma spécialisé... Bigre ! Je n'avais pas conservé le souvenir d'une semblable paillardise.

De retour chez moi, je me suis donc précipité sur la brochure : pas une ligne susceptible de choquer des oreilles délicates. On n'y prévoit même pas, comme c'est le cas au Théâtre Montparnasse, de renverser un pot de chambre sur le crâne chauve du drapier Guillaume. Pourquoi alors ce discours ? Et adressé, par-dessus le marché, à des enfants qui n'en ont strictement rien à faire ? Mystère.

Je chicanerai également le metteur en scène sur le rajeunissement dont il a cru nécessaire de favoriser (sic) le dialogue. Les allusions à Chirac n'étaient peut-être pas indispensables, pas plus que celles où l'on mentionne le nom de

Bigéard. De telles inventions, qui ne sont que des facilités superflues, passent d'ailleurs, elles aussi, par-dessus les têtes d'une audience où se mêlent harmonieusement le premier âge et le troisième.

Cela posé, Christian Graustef a très joliment fait revivre cet ouvrage anonyme de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, où s'opposent tendres canailles et fourbes drolatiques, à mi-chemin entre Rabelais et « Le roman de Renart », se moquant de tout et de tous, sa morale consistant finalement à constater qu'il n'y a pas de morale.

### Le jeu vivifiant des comédiens

C'est toute la santé d'une époque dont on nous fait apprécier les riantes couleurs — une époque pourtant qui n'ignorait ni les tragédies de la peste ni celles des famines, mais qui, à cause de cela justement, pensait qu'elle devait profiter d'un répit pour trouver que la vie était quand même belle, puisque parfois la mort faisait mine de l'avoir oubliée.

Ici, libre des chaînes d'un passé qu'elle n'a pas eu le temps d'avoir, le jeune arbrisseau de notre futur théâtre s'émerveille de constater que

sa sève lui a fait pousser des ramures que nul bûcheron n'est encore venu émonder. Molière, dans les limbes, prend son élan à l'ombre d'une première mouture du « Corbeau » de La Fontaine. Changés en spectateurs des jours enfuis, nous recevons de plein fouet le jeu rapide et vivifiant des comédiens.

Jacques Morineau est un avocat Pathelin dont le comique rappelle celui des meilleurs acteurs américains, quand Hollywood était muet. Anne Marbeau paraît échappée d'une bande dessinée contestataire. Jean Térénsier, Yves Duchateau et surtout l'impayable Dominique Economidès possèdent une gaieté qui a les allures d'un trésor découvert dans des catacombes par un archéologue au coup de pioche heureux.

Et l'on se met à songer qu'il serait bien désirable que, à l'exemple de Christian Graustef, nos maisons de la culture ou assimilées, réservassent quelques heures chaque semaine pour permettre à un public qui existe plus nombreux qu'on ne le suppose, quelles que soient ses catégories sociales ou ses dates de naissance, d'apprécier le texte de nos grands écrivains, tel qu'ils l'ont conçu, et non pas affublé de ce manteau de prétention dont certains voudraient faire un chiffon destiné à les débarrasser d'une poussière prétendue. chantant Hamlet en révolté de barricades ou Roméo en homosexuel.